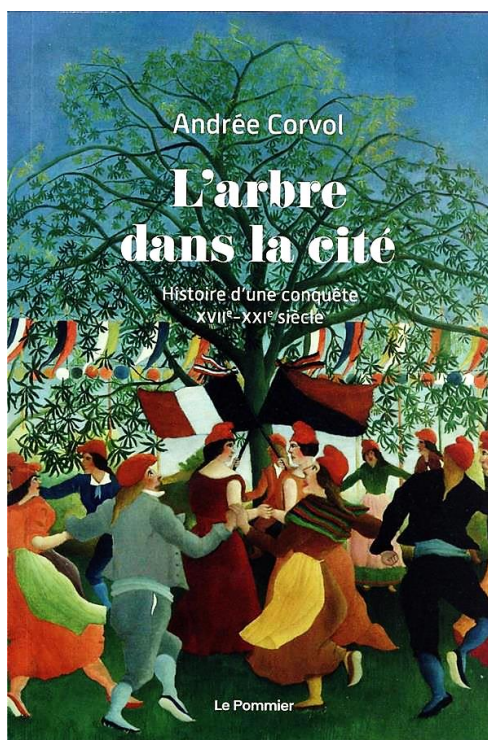


Andrée Corvol¹

L'arbre dans la cité²

Histoire d'une conquête (XVII^e-XXI^e siècle)



Présentation par
Charles Dereix³

Avec « *L'arbre dans la cité, Histoire d'une conquête XVII^e-XXI^e siècle* », Andrée Corvol, historienne des forêts, directrice de recherche au CNRS, membre de l'Académie d'agriculture, nous raconte, d'une façon très proche et très vivante, comment et pourquoi l'arbre est entré dans la ville et en est devenu une composante à part entière. « *Une ville minérale serait inhabitable* », tout le monde en est aujourd'hui d'accord, mais « *le propos n'en est pas moins récent : le citadin n'a pas toujours rêvé de cités vertes...* » !

En quatre parties vigoureuses et extrêmement documentées, successivement « *L'arbre rural devint urbain, 1789* » ; « *L'arbre conquiert la ville, XVII^e-XVIII^e siècle* » ; « *La ville s'adapte, XVIII^e-XIX^e siècle* »

¹ Directrice de recherche honoraire du CNRS, Professeure honoraire de la Sorbonne, Présidente honoraire du Groupe d'histoire des forêts françaises, Membre de l'Académie d'agriculture de France (section 2).

² Éditions Le Pommier, Hors Collection, octobre 2023, 390 pages, EAN : 9782746527393, 25,00 € (livre grand format), 16,99 € version numérique (ebook/ePub).

³ Ingénieur général honoraire des ponts, des eaux et des forêts, Président honoraire du Groupe d'histoire des forêts françaises, Membre Correspondant de l'Académie d'agriculture de France (section 2).

et « *La société se mobilise, XIX^e-XX^e siècle* », Andrée Corvol nous relate ainsi les heurs et les malheurs de celui qu'elle désigne dans son épilogue comme « *un ami qui nous fait du bien* » mais auquel, au long de sa relation avec la ville, on voit bien que citadins et édiles n'ont pas toujours fait le bien qu'on devrait à un ami !

Au Groupe d'histoire des forêts françaises (GHFF) dont Andrée Corvol a été présidente pendant 25 ans, le mot d'ordre a toujours été de « *connaître le passé pour comprendre le présent et préparer l'avenir* » et la conviction a vite été forgée que « *la forêt révèle la société* » : les visages des forêts, leur surface, leur localisation, leur structure, leur composition -toutes choses très variables dans le temps- disent le lien entre les hommes et les forêts ; ils sont la résultante des demandes et des attentes de la société, l'expression des modes de gestion qui en découlent. Les nombreux écrits d'Andrée Corvol ont détaillé tout cela. Avec ce nouvel ouvrage, Andrée Corvol élargit le propos : l'arbre aussi révèle la société, l'arbre en ville dit beaucoup de la cité et, plus largement, de la nation, du pays. La démonstration est passionnante et limpide ; elle s'appuie, dans les différentes périodes analysées, sur une impressionnante quantité d'exemples relevant d'un large éventail de villes de France, de Belgique et bien au-delà -quel travail !

La première partie du livre, centrée sur l'arbre de la liberté, illustre la façon dont l'arbre est mis au service d'une idéologie : avec la plantation, il s'agissait d'affirmer et de défendre la liberté en réunissant les républicains autour de l'arbre que protégeraient les bons citoyens. Mis en terre lors de cérémonies républicaines très codifiées, ces « *arbres qui incarnèrent la Révolution furent successivement idolâtrés et vilipendés. Beaucoup périrent. Certains furent replantés. C'était l'épisode pilote d'une longue série politique.* » Au-delà de la période révolutionnaire qui vit donc l'alternance de phases de dévotion (plantations, replantations, soins...) et de haine (abattages, abandons...) vis-à-vis de ces arbres symboles, l'association de l'arbre à une cause « *supérieure* » a perduré : arbres « *révolutionnaires* » à nouveau en 1830 et 1848, arbres « *nationalistes* » en 1860 et 1861, arbres de la victoire en 1918, 1944 ou 1945, arbres du Bicentenaire de la Révolution, jusqu'aux arbres de la Laïcité de ce début de XXI^e siècle. Avec à chaque fois, symbole oblige, des succès variés...

Au long du livre, on voit combien l'arbre, à mesure qu'il entre dans la cité, est idéalisé, paré de valeurs et de symboles sinon d'images sacrées, chargé de missions salvatrices. On l'installe en ville « pour marquer la victoire de l'hygiène sur la crasse, de la morale sur le vice », « *pour parachever l'assainissement des villes* » et « *aérer le tissu urbain* », pour protéger des espaces libres de l'urbanisation ; parce qu'il est la « *quintessence des beautés naturelles* », un « *monument de nature* », le « *vecteur du beau, du bon, du bien* » ; pour ses qualités de « *lanceur d'alerte sur la qualité de l'air et du sol* », de « *climatiseur* » (ombrage, humidité, réduction de la température, recyclage du carbone...). Vis-à-vis de cet être si parfait, de « *cet ami qui nous fait du bien* », de ce « *sauveur du monde* », le corollaire arrive vite : « *abattage et assassinat, c'est tout un* » ...

Les querelles évidemment ne manquent pas. Trop d'arbres ou pas assez ? Jusqu'à quelle hauteur faut-il les laisser grandir, jusqu'au 4^{ème} étage ou plus bas pour ne pas assombrir les intérieurs ? Faut-il les écimer, les tailler en « *boule* » ou en « *gobelet* », ou « *dételer du joug ces arbres assujettis à la taille* » ? Quelles essences, orme, noyer, tilleul, marronnier, platane, chêne, chacune ayant son image propre et sa symbolique, ses avantages – dont l'usage du bois : « *le bois des ormes était destiné aux affûts de canon, celui des noyers aux crosses de fusil- et ses faiblesses ? Le long des routes, les arbres sont-ils bien venus pour apporter ombre et fraîcheur, ou faut-il les enlever parce qu'ils sont "accidentogènes" ?* » Parfois l'arbre n'est pas au bon endroit car il empêche la réalisation d'un ouvrage ou d'un équipement public jugé prioritaire par les édiles : les disputes autour des arbres sont de fait très anciennes et le regroupement de citoyens pour empêcher l'abattage n'est pas une nouveauté de notre époque – dès le

milieu du XIX^e, les citoyens se posent en défenseur des arbres et se constituent en associations d'amis pour défendre leur cause... Plaisamment, l'ouvrage nous montre que, selon le lieu, selon la période, les positions fluctuent, le balancier va dans un sens puis dans l'autre.

Dans la diversité des époques et des lieux, on note une constante, une permanence : l'image de l'arbre est utilisée au profit de causes diverses et son emploi instrumentalisé de façon plus ou moins louable : on a envie de parodier la belle phrase dédiée à la liberté sous la forme « *Arbre, que de sottises on dit en ton nom, que de bêtises on commet en ton nom* » !

Une autre constante apparaît aussi : la dimension financière et le souci ou l'obligation que la plantation coûte le moins cher possible. Selon le budget disponible, la plantation sera plus ou moins ambitieuse et, si l'argent manque, le projet sera abandonné. Ainsi, on n'a jamais autant planté que lorsque la main-d'œuvre était mise à disposition par de grands programmes de lutte contre le chômage, « *ateliers communaux de 1709, ateliers nationaux de 1848, travaux d'intérêt général de la Grande Déflation ou de la Grande Crise (1929, "l'amie des arbres")* ».

Tout ceci n'est finalement pas très dépaysant : pour ne citer qu'un exemple, aujourd'hui encore on prête à l'arbre des vertus tellement élevées que le politique continue de s'en emparer avec, par exemple et au plus haut sommet de l'État, l'injonction de planter un nombre toujours plus considérable d'arbres pour renforcer les forêts bien sûr mais pour parer les villes aussi.

Connaître le passé pour préparer le futur ? Aménager une ville n'a jamais été une chose facile, pas plus aujourd'hui qu'hier : à la lumière de tout ce que nous expose ce livre, saurons-nous mieux répondre aux questions qui se posent et qui se sont posées dès qu'il a été question d'introduire l'arbre dans la cité, dans le choix des essences, dans leur installation, dans le dialogue avec les parties prenantes pour dessiner un projet de plantation partagé et maîtrisé dans son développement ? Saurons-nous fixer la place du vivant dans nos villes, trouver les budgets d'installation initiale et de soins réguliers ? Ou ouvrirons-nous un nouveau chapitre d'une relation agitée susceptible d'enrichir l'ouvrage de Madame Corvol lors d'une prochaine réédition ?

Un petit regret pour terminer. Il est lié à une autre qualité de l'ouvrage. Andrée Corvol appuie souvent son propos sur le regard d'artistes, peintres en priorité : leurs œuvres sont autant de témoignages de la place et du statut de l'arbre dans le temps et le lieu choisis par l'artiste. La formule est pertinente, mais elle est un peu frustrante : ces œuvres évidemment on a envie de les voir ! Le tableau du Douanier Rousseau très joliment reproduit en couverture renforce ce désir. Aurait-on pu ajouter au livre un cahier photographique reproduisant une partie d'entre elles ?
